

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock & folk

MAXWELL FARRINGTON
& LE SUPERHOMARD
AVEC
PAUL WELLER

MILES KANE
LUCINDA WILLIAMS
RODNEY CROWELL
GLEN E. FRIEDMAN
PJ HARVEY
GEESE
PHILIPPE MARCADÉ

MES DISQUES A MOI
FRANCK ANNESE



BLUR

“CE QUE NOUS
SOMMES DEVENUS”

INTERVIEW
DAMON ALBARN
& GRAHAM COXON

LEE RANALDO
& PASCAL COMELADE
VELVET SERENADE

AOÛT 2023
N°672 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9,90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 \$ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

L 19766-672 H - F: 6,90 € - RD





En vedette

**“Faire quelque chose
que les autres
ne pouvaient pas faire”**

GLEN E. FRIEDMAN

Le **photographe américain**, allergique aux compromis, a assisté en direct à l'éclosion du skateboard, du punk hardcore et du rap.

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

GLEN E. FRIEDMAN A D'ABORD VÉCU LES CHOSES AVANT DE LES RENDRE ÉTERNELLES. Il était là quand le surf a choisi de lécher l'asphalte, là quand le punk hardcore a irradié une jeunesse en manque de sensations fortes, là encore quand le rap a dérouillé les clichés et marché vers une gloire que personne n'avait vu venir. Friedman carbure à l'amitié, à l'instinct, au talent, son désir de partager ses émotions relève quasiment de l'obsession. Ce mec est en mission. En 2023, tout le monde se rêve photographe. Les smartphones ont tout vulgarisé. Tout le monde clique et publie. Friedman, lui, n'appuyait sur le bouton que quand son cœur, ses tripes et ses muses lui ordonnaient de le faire. Résultat : des centaines de photos devenues cultes, comme si le passé refusait d'abdiquer, comme si tout était encore là, palpable, intense, brûlant, inédit. Furieusement vivant. De passage à Paris pour inaugurer une exposition (la première chez nous, c'est à peine croyable) retraçant son destin hors norme,

il a accepté de raconter quelques fragments d'une existence juste hallucinante. Les Z-Boys, Black Flag, Minor Threat, Dead Kennedys, Bad Brains, Misfits, Beastie Boys, RUN DMC, Public Enemy, ICE-T, Slayer, Suicidal Tendencies, des photos donc, des fanzines, des livres, Friedman est peut-être né au bon endroit au bon moment mais son œuvre ne peut se résumer à un coup de bol. C'est un conteur, qui, avec ses photos, offre la possibilité à n'importe qui d'écrire la suite de l'histoire.

Piscine sans eau

ROCK&FOLK : Quel genre de gamin étiez-vous, avant même que la photographie n'entre dans votre vie ?

Glen E. Friedman : J'étais vraiment ce gamin des années soixante, avec un état d'esprit très progressiste, à fond pour les droits civiques, anti-guerre du Vietnam, j'ai grandi dans cet environnement.

GLEN E. FRIEDMAN

Et je crois toujours en ces valeurs aujourd'hui. Et avant le skateboard, j'étais dans le baseball. Et mon héros était Roberto Clemente, le joueur né à Porto Rico, qui était possiblement le sportif le plus investi dans l'humanitaire. Il est d'ailleurs mort dans un accident d'avion alors qu'il allait aider des gens dans le besoin. Et donc, avant le skateboard, le punk et le hip-hop, il y avait le baseball et ma famille, avec une mère artiste vraiment très créative, avec un rapport à l'esthétique très intense. L'ordonnance des choses, l'esthétique ont toujours fait partie de mon environnement. C'était autant une inspiration qu'une malédiction (*sourire*)... Mes parents ont divorcé quand j'étais très jeune. Et parce que mon père s'est installé du côté de New York et ma mère en Californie, j'ai fait des allers-retours entre l'est et l'ouest toute ma vie.

R&F : Peut-on dire que tout a vraiment commencé pour vous avec le skateboard ?

Glen E. Friedman : Absolument (*en français*) ! Le skateboard, c'est là où je me suis trouvé. C'est avec lui que ma créativité a émergé. Que j'ai appris que je pouvais faire quelque chose que les autres ne pouvaient pas faire, créer des images à ma façon, avoir mes propres visions, raconter des histoires aux gens et les inspirer pour qu'ils fassent leurs propres trucs.

R&F : Quand on regarde votre parcours, on peut avoir l'impression que vous avez toujours été au bon endroit au bon moment. Comme si vous aviez découvert le secret

du voyage dans le temps... c'est assez impressionnant.

Glen E. Friedman : Il s'agit moins d'être au bon endroit au bon moment que d'avoir assez de cœur, d'intégrité, de vision et la capacité de transmettre ça aux autres à travers ton art.

R&F : Vous vous souvenez de votre toute première photo ?

Glen E. Friedman : La première photo dont je me souviens, qui était un peu spéciale et qui m'a fait penser que je pourrais faire ça différemment d'un simple touriste (*sourire*) concernait un sujet tout à fait anecdotique. Et à l'époque, il s'agissait de simplement appuyer sur un bouton parce que j'avais un petit appareil Polaroid, reçu à Noël. C'était dans un parc aquatique, là où ils font faire des tours à des orques. Ça devait être en 1971, quand personne ne parlait des droits des animaux et des traitements atroces qu'on leur faisait subir. J'étais donc là-bas et j'ai pris cette photo d'un orque surgissant de l'eau et frappant une balle. Et la photo était juste parfaite ! La composition était bonne, on voyait l'orque toucher cette balle. Je ne m'étais jamais vraiment entraîné à la photographie. Je l'ai juste fait. C'était des décennies avant la technologie numérique, tu pouvais voir le technicien développer en quelques minutes tes photos. Je n'avais que dix ans et ça m'avait impressionné.

R&F : Et le skateboard entre en jeu ?

Glen E. Friedman : Mes amis et moi faisons du skate. Certains de ces amis étaient déjà publiés dans des revues. Mais quand je skatais

**“Nous étions
en train d'inventer
une nouvelle forme”**



avec eux, je voyais des choses bien plus dynamiques et excitantes que ce que je voyais dans ces magazines. Parce que les magazines mettaient des mois avant de publier ces photos. Moi, j'étais là, je vivais les choses en direct. Et j'ai pensé que je pouvais faire beaucoup mieux. J'avais quatorze ans et j'ai commencé à photographier mes amis en train de faire du skate. Parce que je les voyais faire des choses que personne d'autre au monde ne faisait, j'en étais certain. Nous étions en train d'inventer une nouvelle forme. Ces mecs qui glissaient sur l'asphalte comme sur des vagues. Qui prenaient d'assaut les piscines vides. J'ai donc photographié tout ça et j'ai montré mes clichés à mes amis, dont certains commençaient à devenir célèbres dans le petit cercle du skateboard. Un jour, j'emprunte un appareil 35 mm à l'oncle d'un pote, je trouve cette piscine et j'y emmène des potes qui appartenaient à la team Zephyr, les Z-Boys, une team vraiment unique. Et plutôt que de skater moi-même ce jour-là, j'ai voulu faire des photos de ces mecs dans cette piscine sans eau. Une pellicule couleurs et une noir et blanc. Et suite à cette toute première session en 35 mm, j'ai eu ma première photo publiée. Entre nous, j'avais fait certaines photos encore plus belles que celle publiée (*sourire*). Ça m'a permis de réaliser que j'avais un œil résolument créatif capable de magnifier les compositions. J'ai toujours eu confiance en mon travail parce que j'étais obsédé par créer ma propre vision des choses. Et ça a fonctionné. Je n'avais que quatorze ans mais tout le monde dans le milieu a commencé à respecter mon travail.

Célèbres et stupides

R&F : Quand commencez-vous à vouloir également photographier des groupes ?

Glen E. Friedman : La musique était aussi une part importante

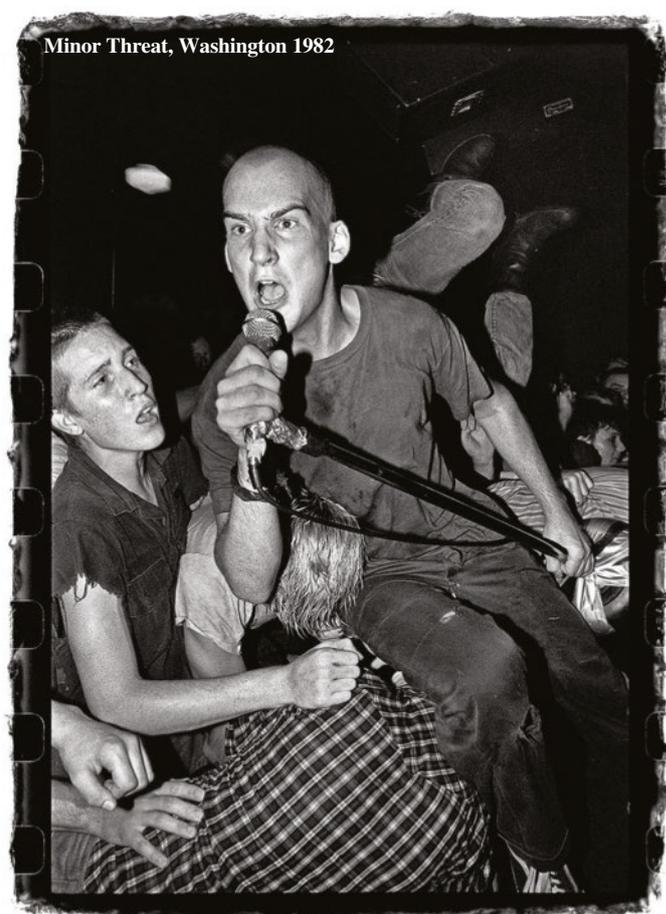


Run DMC et les Beastie Boys, New York 1988

Le choix de Glen

Quand on demande à Glen E. Friedman les dix chansons de sa vie, voilà sa réponse : *“C'est impossible d'en choisir dix, même vingt ! Mais voici une petite liste avec plein d'oublis, ce sont les chansons qui me sont venues à l'esprit...”*

- Black Flag :** “Thirsty And Miserable”
- Bad Brains :** “Sailin' On”
- Sonics :** “Have Love Will Travel”
- Fela Kuti :** “Let's Start”
- Run-DMC :** “Here We Go”
- Beastie Boys :** “Stand Together”
- Buzzcocks :** “Fast Cars”
- The Damned :** “New Rose”
- Public Enemy :** “Night Of The Living Baseheads”
- Black Flag :** “Nervous Breakdown”
- Bob Dylan :** “Masters Of War”
- Boogie Down Productions :** “Poetry”
- Dead Kennedys :** “California Uber Alles”
- Eric B. And Rakim :** “Eric B. Is President”
- Jimi Hendrix :** “Manic Depression”
- Fugazi :** “Margin Walker”
- O'Jays :** “For The Love Of Money”
- Wugazi :** “Shame On Blue”
- Headcoatees :** “I Want It”
- Minor Threat :** “In My Eyes”

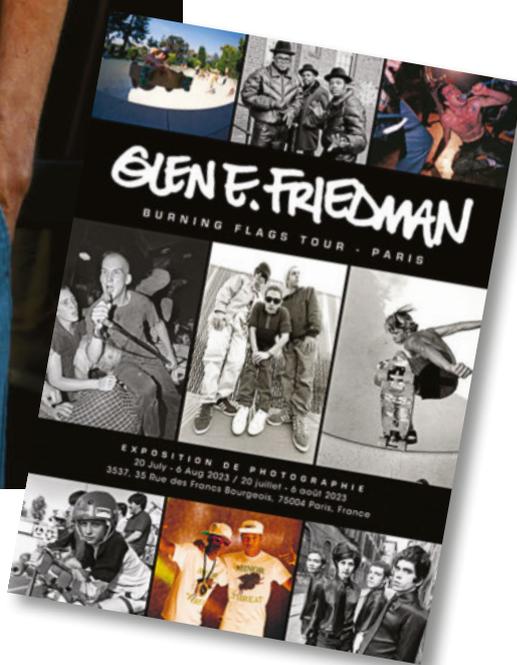


Minor Threat, Washington 1982



Photos: Jean Lim-Dit

des Z-Boys, grâce au skateboard. J'ai rencontré Mike Muir, son petit frère, à un concert. C'était un enfoiré de première (*rires*) ! Il adorait se battre, on allait au même lycée, Santa Monica junior College. Et un jour, il me file la cassette démo de son groupe. Je travaillais déjà avec différents groupes. J'avais déjà réalisé la pochette pour l'album de The Adolescents, je photographiais Black Flag, Minor Threat, TSOL... J'ai trouvé cette démo fantastique. Et j'ai voulu leur filer un coup de main. Les Suicidal Tendencies donnaient déjà quelques concerts, ils avaient leur petite scène et j'ai essayé de leur trouver plus de dates, plus de retombées médiatiques et un contrat avec un label. Je n'étais pas officiellement leur manager, mais c'est exactement ce que je faisais. Et je me suis retrouvé photographe, manager et producteur de l'album. Je n'avais jamais produit un album de ma vie mais j'avais traîné en studio avec pas mal de groupes et j'avais confiance en mes propres goûts. Et j'aimais ce qu'ils faisaient et ils le faisaient bien. On est donc allé en studio et on a mis en boîte un album en trois jours. Ils ont répété un mois d'affilée dans un garage et ils ont tout enregistré en trois sessions ! Sur "Memories Of Tomorrow", la voix de Mike avait du mal avec les cris, et c'est moi qui m'en suis chargé. Mike est devenu un très bon ami. "Institutionalized" est devenu une sorte de tube underground et on a réalisé le clip, que MTV a diffusé. Après ça, les *ego* dans le groupe sont devenus quelque peu ingérables. Je n'aimais pas la façon dont ils se comportaient, ce qui était en train de se passer, tout ce truc de gang, de violence... Je parle du groupe là, pas du public, hein ! Le public de ST était juste incroyable. Et j'ai préféré démissionner. À cause des *ego*, de la stupidité et du manque de respect. Mais j'ai connu des moments vraiment formidables avec le groupe. Et tout le monde s'accorde à dire qu'ils n'ont rien enregistré d'aussi bon que ce premier album...



de nos vies. Certains de mes amis jouaient dans des groupes. Je me suis alors dit que je devrais commencer à les photographier eux aussi. Parce que ça m'excitait, ça m'inspirait et je voulais partager ce que je vivais avec d'autres gens. Je m'y suis donc mis. J'étais à un concert de Black Flag, je les avais déjà vus, et cette fois-ci j'ai apporté mon appareil. Parce que je pensais que ça devait absolument être photographié. C'était un tout petit truc indépendant à l'époque, je pouvais monter sur scène, personne n'en avait rien à faire. Ce soir-là, j'ai rencontré l'ingénieur du son de Black Flag, qui était aussi un skater. Et il me connaissait. Il m'a présenté tous les membres du groupe. Je leur ai dit que j'aimais ce qu'ils faisaient et que je voulais les aider. Et ils ont adoré mes photos. Je travaillais encore pour le magazine "Skateboarder", ils m'ont donné une copie de leur album pour qu'il y soit chroniqué. La chronique a été publiée et ça les a aidés. Et on a commencé à travailler, à s'amuser ensemble...

R&F : Vous avez photographié tellement de groupes qu'il est impossible de tous les aborder. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur Suicidal Tendencies ?

Glen E. Friedman : J'étais ami avec Jim Muir, un des membres originels

R&F : "The Art Of Rebellion", beaucoup plus tard, reste un disque majeur, non ?

Glen E. Friedman : C'est votre problème, pas le mien (*sourire*)... J'étais vraiment déçu de devoir partir mais j'avais l'impression d'assister à The Great Rock'n'Roll Swindle ! C'était tellement cliché : ils deviennent célèbres et deviennent stupides, sans l'aide de personne. C'est aussi arrivé dans le punk ce genre de choses... pas de bol... Mais six mois plus tard, les Beastie Boys ont débarqué. Je les connaissais comme ce groupe de punk

pas très bon mais qui s'était mis au rap. L'album de Run-DMC est sorti juste après le premier de Suicidal Tendencies. J'ai commencé à être attiré par cette nouvelle scène. Parce que pour moi, c'était très progressiste. Bref, six mois après m'être séparé des ST, les Beastie Boys venaient à Los Angeles et je les ai aidés pour leurs photos. Ça m'a ouvert la porte pour devenir un élément de cette culture hip-hop et de son histoire.

L'importance des pochettes de disques

R&F : Le hip-hop est là. Vous croisez la route de Def Jam, vous êtes encore là où il faut être. Vous concevez la pochette du premier album de Public Enemy, "Yo! Bum Rush The Show". Vous déclarez alors que c'était comme d'être responsable de la pochette du premier Clash...

Glen E. Friedman : Oui, tout à fait. J'ai aimé Public Enemy avant

même qu'ils ne trouvent leur nom. Chuck D m'a fait écouter leurs démos, elles étaient fantastiques. La première soirée où on s'est vus avec Chuck et Hank (*Shocklee, nda*), ils connaissaient mon fanzine punk rock, mon travail. Ils avaient du respect pour moi. Et moi aussi parce que leurs démos étaient juste incroyables, uniques et diablement politiques. Je voulais absolument faire partie de ce truc, de ce mouvement, de ce groupe, je voulais l'exposer au monde. Hank et Chuck bossaient chez des disquaires, ils connaissaient l'importance des pochettes de disques, des photos à l'intérieur. C'était à l'époque — la vidéo n'avait pas encore pris le dessus — presque la seule façon pour les gens de voir les artistes en dehors des concerts. Il n'y avait quasiment pas de vidéos dans le rap. Public Enemy, ses premières vidéos, c'est sur le deuxième album... L'idée de Chuck pour cette pochette — il avait même dessiné un truc —, c'était que son groupe encercle le DJ afin de prendre les commandes de cette fête hip-hop. Flavor Flav pose ses mains sur le disque, comme s'il disait : *"On s'occupe de tout maintenant !"* J'ai utilisé la même lentille grand angle que celle avec laquelle j'avais shooté Tony Alva dans le Dog Bowl, Minor Threat sur les marches des bureaux de Dischord, afin d'être le plus proche possible, comme dans l'intimité du groupe.

R&F : Ils étaient eux aussi noirs et en colère, ils ont peut-être même inventé le punk hardcore, les Bad Brains ?

Glen E. Friedman : La première fois que je les ai vus sur scène, c'était dans un club à New York, et il y avait dix ou vingt personnes... On m'avait dit qu'ils étaient bons mais en fait, ils étaient phénoménaux, je n'avais jamais vu un groupe jouer aussi vite avant eux. A l'époque, on était jeunes, on aimait quand c'était rapide, on voulait de l'énergie. Les Bad Brains étaient au-delà de ça. Et leurs chansons étaient complexes, très élaborées. On parlait de punk rock puis de hardcore punk rock. Je n'ai jamais aimé cette appellation de hardcore. Elle a en quelque sorte dépassé le terme de punk rock, elle est devenue générique. Aujourd'hui, Minor Threat ou Black Flag sont classés dans le hardcore. Mais c'est vite oublier les racines punk de ces groupes. Peu importe : les Bad Brains restent l'un des groupes majeurs de cette scène. Ils ont emmené la musique dans un tout autre endroit. J'étais moins porté sur leurs titres reggae, moi, je voulais de la musique sauvage, agressive, intense, mélodique mais ils étaient fantastiques en concert, fantastiques ! H.R., le chanteur, était incroyablement photogénique. Je les ai aidés en faisant diffuser leur premier single sur la Côte ouest.

R&F : On ne peut pas vous rencontrer sans évoquer Fugazi ?

Glen E. Friedman : C'est l'un de mes groupes préférés. La chose impressionnante

chez Fugazi, c'est leur niveau d'intégrité. Ils surclassent absolument tout le monde. Et ce sont des êtres humains d'une gentillesse et d'une bienveillance renversantes. Certains de mes meilleurs amis sur cette planète sont dans ce groupe. Et tous leurs albums sont bons, et chacun dévoile une progression naturelle que tu peux vraiment ressentir. C'est pour cela que c'est le premier groupe à qui j'ai consacré tout un livre. J'ai pris plus de photos de Fugazi que de n'importe quel autre groupe. Parce que je les aime. Et parce que ce sont des amis. Peu de magazines en avaient quelque chose à faire de Fugazi. J'ai fait

toutes ces photos d'eux parce qu'ils m'inspiraient. Et leur musique est inclassable.

R&F : Savez-vous combien de photos vous avez prises dans votre vie ?

Glen E. Friedman : Je pense que ce serait plus intéressant de se demander combien de photos je n'ai pas prises... J'ai par exemple pris moins de deux cents photos de Minor Threat. Cent quarante d'entre elles seront dans le

livre que je m'appête à sortir sur le groupe, en octobre cette année. Black Flag, j'ai dû prendre neuf cents photos en à peine quatre ans, ce n'est pas énorme. J'étais encore un gosse, je n'avais pas les moyens de multiplier les développements. Moi, je ne prenais une photo que quand j'avais l'impression que c'était important. Et il y a plein de groupes que j'ai vus mais que je n'ai pas photographiés. Je n'ai jamais été un documentariste, un historien. Documentariste, c'est une insulte pour moi. On pourrait dire que je le suis mais seulement par défaut, parce que j'étais là quand les choses se passaient. Mais je voulais non pas témoigner mais créer et surtout inspirer. Aujourd'hui, n'importe quel photographe shoote plus de mille photos à chaque concert.

R&F : Quelle est la personne que vous voulez absolument photographeur aujourd'hui ?

Glen E. Friedman : Il y a une seule personne sur ces cinq dernières années que je veux photographeur. J'ai tout essayé pour entrer en contact avec elle parce qu'elle m'inspire, mais malgré ma notoriété, ou appelez ça comme vous voulez, je n'y suis pas parvenu. Cette personne, c'est Alexandria Ocasio-Cortez, une femme politique phénoménale d'après moi. Voilà ce qui peut arriver quand tu fais les choses seul, sans manager ni rien... Des gens m'ont aidé, mais peine perdue, je n'y suis pas arrivé. Tant pis. Il y a bien sûr des choses qui m'inspirent encore actuellement et que j'ai envie de photographeur mais l'excitation est évidemment moins forte que durant ma jeunesse, mais c'est normal, je suis vieux maintenant (*rires*), c'est ok, ça me va. Je crois que j'ai fait ma part. ★

Exposition *Glen E. Friedman à Paris "Burning Flags Tour"*, du 20 juillet au 6 août, au 3537, 35 rue des Francs Bourgeois, 75004 Paris.

"Je voulais absolument faire partie de ce truc, de ce mouvement, de ce groupe"

Jurassic Beats

Il sort ces jours-ci, sur le label Panthéon/Universal "Dinosaur Beats", un disque-document orchestré par Uncle O, l'homme derrière les compilations "Shaolin Soul". L'occasion de replonger dans une décennie magique, 1985-1995, quand Def Jam et le rap américain ont décidé de changer la donne et de conquérir le monde. Beastie Boys, LL Cool J, 3rd Bass, on retrouve des pointures, des titres rares ou introuvables et on remonte le temps avec l'impression que c'était hier. La pochette ? Une photo de Junkyard Band prise par... Glen E. Friedman. Qui d'autre ?

